

Camille Ekomo – Julia
Ndibnu-Messina Ethé
(Eds)

Violences dans les institutions universitaires



news.abidjan.net

Représentations et régulations



Comité scientifique

Yamina ABOURA-NADJI (Université d'Oran), Jules ASSOUMOU (Université de Douala), Gratien ATINDOGBE (Université de Buéa), Edmond BILOA (Université de Yaoundé I), Jean BIYON (Université de Douala), Rémy Sylvestre Bouelet (Université de Douala), Camille EKOMO ENGOLO (Université de Douala), EFOUA MBOZO'O (Université de Douala), Innocent FASSE (Université de Douala), Fred HAILON (France), Gabriel MBA (Université de Yaoundé I), Barnabé MBALA ZE (Université de Yaoundé I), Honoré MIMCHE (Université de Yaoundé II), Tidjet MOUSTAPHA (Université de Béjaïa), Colette MVOTO (Université de Douala), Julia NDIBNU-MESSINA ETHÉ (Université de Douala), NJIKAM SAVAGE (Université de Douala), Evariste NTAKIRUTIMANA (Université Nationale du Rwanda), Marie Chantale NTYAM (Université de Douala), Richard OMGBA (Université de Yaoundé I), Louis Martin ONGUENE ESSONO (Université de Yaoundé I), Nathan ONANA NOAH (Université de Maroua), Charles OSSAH EBOTO (Université de Maroua), Jean Claude REDJEME (Université de Bangui), Pius TAMANJI (Université de Yaoundé I), Emmanuel YENSHU VUBO (Université de Buéa), Joseph Marie ZAMBO (Université de Douala)

Relecteurs

Camille EKOMO ENGOLO (Université de Douala), Julia NDIBNU-MESSINA ETHÉ (Université de Douala), Yamina ABOURA-NADJI (Université d'Oran), Honoré MIMCHE (Université de Yaoundé II), Nathan ONANA NOAH (Université de Maroua)

Remerciements

Nous tenons à remercier par la présente, Rosaline Chuendjio, enseignante au Département des Sciences de l'Education, pour la mise sur pied du projet de résolution des violences verbales dans les rues de Douala, que nous avons préférés limiter au cadre universitaire et l'étendre à toutes les sciences sociales.

Nous remercions également les Professeurs Honoré Mimche et Yamina Aboura qui ont partagé leurs connaissances, n'ayant de cesse de collaborer avec d'autres membres du comité scientifique, et de surcroît, en proposant de nouvelles orientations dans les articles et l'ouvrage.

Introduction

Tantôt expressive et visible, tantôt diffuse et sournoise, la violence s'impose en tant que phénomène éminemment social qui se déploie sous différentes formes, institutionnelle, organisationnelle, spontanée. Les dispositifs d'éducation, d'inculcation des représentations sociales, de formation des jugements de valeur, de positionnements des mobilités sociales, qu'il s'agisse de l'école au sens large, des médias, des associations multiformes, sont soumis aux dynamiques transversales des violences. Le plus prestigieux des dispositifs d'éducation, l'université, en est un exemple patent, car souvent dissimulées, des violences de toutes sortes entravent l'évolution académique des étudiants, des enseignants-chercheurs et des agents qui forment cette communauté. Or, définie comme un milieu d'excellence, de formation et de circulation des élites, même si elle semble outillée à appréhender et à combattre les violences, l'université est à la fois bourreau et victime, génératrice et en proie à celles-ci. L'université est le produit d'un environnement complexifié, endogène et exogène, investie de missions de développement local et soumises en même temps aux interférences de la mondialisation des échanges inhérentes aux économies des savoirs. L'université est un lieu qui articule les violences dans des situations amphiboles : d'un côté des actions rationnelles et universelles de formations des élites, intégrées dans des protocoles académiques de sélections, de hiérarchisations et d'exclusions des uns au profit des autres ; d'un autre côté, des actions irrationnelles relevant des dysfonctionnements sociaux et individuels qui déclinent des formes expressives et diffuses des comportements d'agressions. Force est alors de constater que ces violences se manifestent sous plusieurs formes et touchent actuellement toutes les

catégories d'individus. Malgré tout, les études sur le domaine des violences, leur symbolique, leurs représentations et leur gestion au sein de la communauté universitaire ne sont pas légion.

1. Partir de la contexture sociale et linguistique des violences...

Il convient de situer les violences dans une pluridisciplinarité dont le tronc dur est la démarche pragmatique qui articule la sociologie, l'anthropologie la psychologie sociale et la sociolinguistique, lesquelles privilégient les réponses institutionnelles et sociales, les rites et les pratiques culturelles, les conduites psychologiques qui permettent de comprendre comment des situations de violence peuvent exister à des périodes structurées et de quelles formes de violence il s'agit. Le réseau d'échanges inhérent aux effets de structures présente un cadre idéal d'observations de la société, la communauté et l'individu. Dans cette perspective, il n'est que de prendre en compte les acteurs des violences institutionnelles, organisationnelles et individuelles dans des rites d'interactions entre les acteurs et le système qui rend possible ces situations de violences. Les différentes études portant sur les conflits collectifs, notamment les grèves universitaires (étudiants et enseignants-chercheurs confondus), au regard des résultats engendrés et des comportements sociaux que ces conflits solidifient, commencent à présenter les violences universitaires comme une force sociale douée d'une capacité structurante de la réalité (Brubaker et Laitin 1998). Le présent ouvrage entend étudier ces violences comme une double modalité expressive et diffuse, chargée de signification et de puissance. La modalité diffuse de la violence relève ici des actes invisibles et symboliques, dont les chercheurs explorent la signification (Ricœur) dans les discours relatifs à la violence (Bourdieu 1998 ; Žyžek 2007). L'étude des violences – y compris universitaires – ne saurait être réductible à des clichés sociaux négatifs et péjoratifs et requiert une posture d'impartialité que Max Weber nomme dans *Une théorie de la science* la « neutralité axiologique » (Weber, 1965/1922). La dimension instrumentale appréhende la violence comme un phénomène de régulation sociale.

Georg Simmel pose que chaque société est imprégnée de conflits car la société est, selon lui, un réseau de relations qui s'influencent réciproquement tandis que le conflit est vu comme une forme d'association

entre individus, un mouvement réparateur de la tension qui divise des positions antithétiques, et une voie pour parvenir à une espèce d'unité (Simmel 1908 : 213). La violence apparaît ainsi comme nécessaire, au sens d'inévitable. Lewis Coser (1956) préconise de l'étudier sans passion ni parti pris car, selon cet auteur, la violence (le conflit dans son propos), le conflit présuppose une interaction et la renforce : un certain degré de conflit est un élément essentiel dans la formation du groupe et dans la persistance de la vie du groupe. Dans ce cas aussi, le degré plus ou moins élevé d'intensité du conflit ne modifie pas la manière dont il rend compte du phénomène (Consuelo Corradi, 2009). Les rapports entre *in-group* et *out-group* selon Coser, légitiment la violence dans la mesure où c'est le conflit (niveau élevé d'antagonismes) qui fait que les énergies des membres du groupe se mobilisent et qui, donc, conduit à une augmentation de la cohésion du groupe même (Coser 1956 : 41). Ted Gurr analyse le phénomène de violence politique comme *instrument* auquel on recourt pour combler le désavantage qui dérive de la privation relative : un décalage perçu entre les attentes de valeur (les biens et les conditions de vie que les personnes aspirent à atteindre) et leurs capacités de valeur (les biens et les conditions de vie qu'ils estiment pouvoir atteindre) (Gurr 1970 : 13). Cependant, Gurr met en garde une analyse de la violence réductible à ses aspects irrationnels et psychologiques emprunts d'un investissement émotionnel. Gurr conclut ainsi : « si ceux qui sont mécontents ont obtenu ou réussissent à obtenir des moyens constructifs pour atteindre leurs buts sociaux et matériels, peu d'entre eux auront recours à la violence. Seuls les hommes emplis de colère peuvent recourir à la violence » (Gurr 1970 : 317). Alessandro Pizzorno identifie trois types de conflit : de reconnaissance, d'intérêt et d'idéologies (Pizzorno 1994). Les conflits de reconnaissance mettent en jeu la reconnaissance de la propre identité (nationale, ethnique, politique, culturelle, linguistique, sexuelle, etc.) en cours d'élaboration et se renforce à travers le conflit lui-même. Les conflits d'intérêt exhument des adversaires mus par des objectifs qui articulent des bénéfices concrets pour leurs membres ; les biens et les meilleures conditions de vie évoquées aussi bien par Gurr (op.cit), Dahrendorf (1977) que Lenski (1966). Les conflits d'idéologies quant à eux mettent en relation antagoniste au moins deux parties engagées avec une prétention antagoniste, au nom d'un idéal non

négociable, d'une valeur universelle qui n'exclut pas les joutes politiques. Hanna Arendt est l'un des rares auteurs qui fait une distinction nette entre violence et conflit ; alors que le pouvoir « correspond à l'habileté humaine non seulement à agir, mais à agir de concert, la violence quant à elle est par nature instrumentale ; comme tous les moyens, la violence a toujours besoin d'un guide et d'une justification pour atteindre le but qu'elle poursuit (Arendt, 1969 : 47). Pierre Bourdieu fait une analyse fine de la violence symbolique qu'il appréhende dans des rapports de domination structurale ; il s'agit d'une domination sociale inhérente à la position que les agents occupent dans un champ donné et plus généralement à leurs positions sociales respectives, en fonction des capitaux qu'ils possèdent, les plus influents étant le capital économique et le capital culturel. Dès lors, la violence symbolique est un mécanisme de pouvoir qui consiste à rendre naturelles les inégalités sociales et trouve par le fait même son fondement dans la légitimisation des schèmes de classement inhérents à la hiérarchisation des groupes sociaux.

Il existe grosso modo trois conceptions fondamentales de la violence ; la première conception est de type instrumental, la seconde est de type moderniste (Consuelo Corradi, 2009), la troisième conception est intersubjective émotionnelle.

La violence instrumentale obéit à la logique des moyens et des fins ; elle est le moyen à travers lequel les individus frappés de privation réelle ou anticipée recherchent l'accès aux ressources rares et peuvent même atteindre des objectifs déterminés. Ces violences collectives qui proviennent d'un désir collectif de reconnaissance et d'intérêt (Pizzorno 1994), peuvent être matérielles (environnement de travail et condition d'existence) ; financières (allocations de bourses, de primes, de salaires) ; symboliques (quête des grades, des statuts, des honneurs) ; quelques illustrations plausibles : les actions syndicales des enseignants-chercheurs, celles des personnels d'appui dans les universités, les grèves universitaires au cours desquelles les étudiants et les enseignants-chercheurs et les personnels d'appui, revendiquent les ressources rares du champ dont l'obtention ou l'augmentation des allocations financières (bourses et salaires substantiels), mais aussi de bien meilleures conditions de travail et d'existence, l'augmentation de la surface d'employabilité. Dans les universités africaines au sud du Sahara, depuis près

de quarante années et pour des raisons qui tiennent aux revendications de type instrumental, des années blanches ont été rendus possibles par des effets de grèves, tant des étudiants que des enseignants-chercheurs.

La *violence moderniste* revêt une acception politique et revendique une force sociale chargée de signification et douée d'une capacité structurante et idéologique de la réalité (Pizzorno 1994 ; Consuelo Corradi, 2009) ; dans la grammaire wébérienne, l'Etat dispose du monopole de la violence légitime qu'il peut exercer contre un tiers (un autre Etat ou sa propre population). Des exemples patents foisonnent, et mettent en exergue la violence moderniste : les grandes violences et réformes des universités du Cameroun au début des années 1990 entre le collectif des « parlementaires et le collectif d'auto-défense », la logique quinaire des violences universitaires entre étudiant/étudiant ; étudiant/enseignant ; enseignant/enseignant ; enseignant/cadre administratif et personnel administratif/étudiant, le processus de construction sociale de la violence symbolique dans les universités publiques ivoiriennes, répressions militaires et policières dans les universités africaines, le lynchage des étudiants soupçonnés d'espionnage par leurs camarades, les situations de répression du harcèlement face aux blocages de la justice disciplinaire universitaire, les émeutes d'étudiants et d'enseignants-chercheurs qui revendiquent un nouvel ordre social ou un nouveau régime politique, massacres ou mutilations d'étudiants accusés de vandalisme sur les biens publics, viols de masse des étudiantes lors des répressions policières, violences sur les diasporas scientifiques non désirées d'un pays d'accueil vers le pays d'origine, gel ou dysfonctionnements des accords de coopération bilatérale ou interuniversitaire portant sur la mobilité des étudiants et des enseignants-chercheurs, blocage des transferts de technologies entre des sociétés d'inégal développement.

La *violence émotionnelle* procède par certains de ses côtés des conflits de reconnaissance et rend compte des contradictions des quotidiennetés des langages et des pratiques que l'anthropologie restitue dans des études sur les tortures, les mutilations corporelles et les rites d'interactions (Gurr 1970 ; Feldman 1991 ; Scarry 1985 ; Scheper-Hughes et Bourgois 2004 ; Dei 2005 ; Tambiah 1996 ; Mann, 2005). La *violence émotionnelle* revêt des formes individuelles et des groupes restreints anomiques qui se nourrissent

des colères, des frustrations relatives, du désir de vengeance et de se faire justice, du désir de domination masculine ou féminine, des troubles de la personnalité, de la conséquence des chocs émotionnels (Gurr, 1970, 317. L'émotion remplit une fonction de ciment social, qui renforce l'unité du groupe d'appartenance contre le groupe adverse voire ennemi et surtout, selon Lapeyronnie, « Au cours d'une émeute, "l'émotion dissout l'individu et soude la communauté" parce que c'est le ciment social qui est mobilisé par le conflit autour du "nous" et des sentiments de tous ceux qui le partagent » (Lapeyronnie 2006 : 439).

Fortement évoquée dans le présent ouvrage, la violence émotionnelle emprunte des formes plurielles : expressions verbales inhérente à la référence et la métaphore de la violence dans les littératures universitaires, la mise en langage violent de l'espace universitaire à partir d'un corpus constitué de photos prises sur les tables-bancs, les murs et les planchers des salles de cours ou amphithéâtres, les cybers violences verbales comme origines et sources de plusieurs formes de violences dans les universités et les lycées camerounais, les violences sexuelles en milieux universitaires comme une réalité méconnue dont le viol, l'agression ou le harcèlement sexuel, la bifrontalité de la violence sexuelle dans les universités camerounaises, conséquences de l'insécurité des examens dont les fraudes, les injures, les menaces de mort, le harcèlement moral et sexuel, les coups et blessures, la corrélation entre l'expérience psychologique de la densité de population, dans les amphithéâtres, les salles de travaux dirigés et pratiques, et l'agression entre étudiants, attitudes dogmatiques des étudiants dans les amphithéâtres et les salles et des travaux pratiques/ dirigés dues aux agressions psychologiques des agents et des enseignants.

En considérant les dynamiques endogènes et exogènes des violences universitaires, il importe de les situer dans une contexture sociale qui les appréhende dans une triple dimension macro, méso et microscopique, bien que ces niveaux d'intelligibilité s'imbriquent et s'enchevêtrent par endroits. L'approche macroscopique valorise les actes de violence au travers des enjeux institutionnels incluant le politique et le déterminisme social ; l'approche *mésoscopique* rend intelligible les effets organisationnels dans des dynamiques de groupe (en groupe/hors groupe). Dans les deux cas, l'acte de violence est infra-conscient et relève d'une domination/contestation

structurale ; l'approche microscopique quant à elle appréhende les violences dans des situations interpersonnelles, intersubjectives aussi, à partir du binôme coupable-victime, mais devrait éviter de s'étaler sur les rapports psycho-cliniques des professionnels de la santé ainsi que les responsables des associations de lutte contre les violences faites aux femmes et aux homosexuels.

2. ...Pour aboutir au matériau empirique des violences universitaires

Pour répondre à ces questions, de nombreux aspects sociaux et linguistiques demandent à être soulevés, réinterrogés, ré-analysés. Le débat est d'autant plus important que les violences universitaires, induites par certaines représentations sociales, culturelles, linguistiques, religieuses et politiques, constituent à tout le moins un enjeu collectif majeur car il touche à la paix sociale. L'environnement universitaire et les violences y vécues et générées par lui, successivement envisagés comme critères de problématisation et de contextualisation, expriment à la fois un domaine de recherche et un objet d'étude. Aussi, la présence universelle de ce phénomène invite les chercheur-e-s de tous les horizons à l'appréhender dans une perspective transdisciplinaire. Etudier les violences conduit à des modes de construction physique, symbolique et morale d'un individu ou d'un collectif évoluant en milieu universitaire.

Le présent ouvrage fournit l'occasion aux 13 chercheurs retenus de présenter des travaux sur les violences au sein et à travers les milieux et les institutions universitaires. Il sera possible de répondre au questionnement suivant : comment rendre compte de l'origine des violences à l'égard des populations vulnérables par devers les institutions universitaires et appréhender les éléments de réponse qu'elles apportent aux agressions subies ou ressenties comme telles ? Comment les différentes formes de violences expressives ou vécues prennent-elles place dans le monde socio-universitaire dont les effets de structures et les effets de discours sont censés avoir un contrôle sur les violences en cours d'élaboration ? Comment l'université définit-elle et entrevoit-elle les actes explicites ou implicites de violences et entend les gérer dans un environnement social et multiculturel complexifié ? Les actes de régulation endogènes et exogènes ne sont-ils pas empreints de violences et susceptibles de générer d'autres formes de violence ?

Pour analyser ces préoccupations très sensibles, 13 chercheurs ont produit des résultats d'investigations sur des aspects aussi bien rattachés à l'expression verbale de la violence qu'aux représentations et régulations. Kossi Souley Gbeto, traitant « la référence et la métaphore de la violence dans *Port-Mélo* d'Edem » vise à démontrer comment la référence et la métaphore, selon l'acception de Ricoeur contribuent à la création fictionnelle. En effet, appréhender le texte à travers le prisme de ces deux paradigmes est une aventure car l'analyse des œuvres de la littérature africaine francophone postcoloniale a révélé que la limite entre fiction et réalité est très mince. Cette aventure de l'écriture pose des problèmes de la référence liée au langage. Quant à la métaphore, elle est une alchimie, une force du langage permettant l'identification entre deux mondes : celui du texte et celui de la réalité. Pour Ricoeur (1986 :17), la référence est une transfiguration de la réalité. Et ce sont les intrigues tissées au sein de l'écriture qui participent de la configuration de cette réalité. Dans cette partie, il aborde les questions de référence et de métaphore de la violence d'un point de vue littéraire et linguistique dans le roman *Port-Mélo* d'Edem.

Quant à Zacharie Hatolong Boho, il attaque la « mise en langage violent de l'espace universitaire » de Maroua au Cameroun. Il aborde le phénomène d'inscription du langage violent dans l'espace universitaire à partir d'un corpus constitué de photos prises sur les tables-bancs, les murs et les planchers des salles de cours ou amphithéâtres de l'Université de Maroua. L'analyse permet de constater que l'espace universitaire est approprié/détourné par les étudiants pour de fins discursives, discours dont le contenu thématique s'articule autour de l'insulte, de la terreur, du sexe, de l'accusation/dénonciation. Il s'agit en fait d'un discours certes violent, mais d'un discours interactif entre l'instance étudiante et l'instance formatrice, ce qu'il convient d'appeler réponse du berger à la bergère par rapport un climat conjoncturel et institutionnel.

Julia Ndibnu-Messina, Christelle Atouba Akame et Nathan Onana Noah exposent sur les origines des déviances, sources de plusieurs formes de violences dans les universités et les lycées camerounais, notamment des cybers violences verbales. Après avoir observé la présence croissante de certains comportements et attitudes, des interactions entre jeunes

universitaires laissant transparaître des déviances, ils se sont interrogés sur l'origine de ces conduites. Plusieurs raisons sont envisagées, entre autres, le contrôle parental, l'environnement et l'évolution sociale qui se focalise sur l'usage de nouveaux outils numériques. Dans le cadre de cette recherche, l'accent a été mis sur l'usage d'internet comme outil numérique ouvert à tous et dont le contrôle n'est pas encore assuré par les autorités éducatives et la famille. D'où l'impératif de regrouper les éléments de recherche autour de l'hypothèse selon laquelle, internet est l'un des facteurs d'intégration de nouvelles formes de violence et de déviance non encore autorisées au Cameroun. A partir d'une enquête quali-quantitative auprès des étudiants de première année à l'ENSET et à la FLSH, complétée par une investigation dans les classes de terminale au lycée technique de Yaoundé, ils ont pu conclure que, la mauvaise utilisation d'internet, l'ignorance des méfaits de la dépendance à cet outil, l'imitation absolue des modes vestimentaires des autres cultures, la facilité d'accès aux images pornographiques, sont selon ceux-ci à l'origine du comportement déviant qu'affichent certains jeunes.

Walter Kouamé Kra examine le processus de construction sociale de la violence symbolique dans les universités publiques ivoiriennes. Il voudrait comprendre ce processus par deux événements principaux : la nomination des présidents/recteurs des universités publiques et la création de la police de l'université. Les informations ont été recueillies sur la base de l'analyse de documents techniques et traités avec la méthode d'analyse de contenu en référence à la théorie constructiviste de Peter Berger et Thomas Luckmann. Porté par les autorités gouvernementales, ce processus de construction vise à contrôler le système universitaire et à prévenir la violence sur le campus. En cas de négligence, cette violence symbolique qui en résulte, peut déclencher et alimenter un nouveau cycle de la violence sous toutes ses formes dans les universités.

Alexandre Ndjalla revient sur l'« *anthropologie de la caractérisation et de la déconstruction des violences en milieu universitaires camerounais* » en s'appuyant sur le cas de l'université de Yaoundé I. La question centrale dont traite cette recherche est celle de savoir qu'est-ce que les violences physiques, psychologiques et comment déconstruire celles-ci dans les milieux universitaires à l'heure des grandes effervescences et réformes des universités du Cameroun. Le problème d'obstruction ou de destruction de

la culture universitaire est une réalité. Elle est vécue, connue, partagée sur le plan symbolique et réel tant entre les membres du corps enseignant, entre étudiants, entre enseignants et étudiants et enfin entre membres de différentes institutions à travers ses textes et l'ensemble des actants de cette micro-culture. Des séances de réflexion, colloques, symposium autour de certaines de ces violences tel que le harcèlement sexuel, les notes sexuellement transmissibles, sont organisés par les différentes institutions afin d'y remédier. Des sanctions sont prises, mais ce ne sont que des aspects de l'ensemble des véritables violences perceptibles et vécues par les uns et les autres. Après le rappel de ce qu'est la violence comme postulée dans ce propos, la caractérisation de celle-ci, sa matérialité ainsi que les différents mécanismes qui la sous-tendent, la renforce et l'entretient, l'analyse des différentes sources de tensions, permet d'aboutir à des suggestions visant à des déconstructions axées sur la révision des conditions de travail des enseignants, des amphithéâtres, de la qualité du rendu des notes, de la promotion de l'excellence, et du mérite, de la promotion de la vérité et du respect des valeurs culturelles des sociétés universitaires.

Honoré Hassana présente « *les violences sexuelles en milieux universitaires* » comme une réalité méconnue. Le viol, l'agression ou le harcèlement sexuel occupent une place importante parmi les différentes formes de violences observées dans les institutions universitaires. Au Cameroun, ils sont ignorés, mais constituent pourtant un handicap majeur à l'épanouissement académique des étudiants et au fonctionnement des institutions. En revisitant le paradigme de la violence dans les institutions universitaires, il a jugé nécessaire approfondir le thème à travers le sujet sur les violences sexuelles en milieu universitaire. Il ambitionne d'analyser les violences sexuelles en milieu universitaire en s'appuyant sur le cas spécifique de l'université de Ngaoundéré. Les enquêtes menées auprès de la communauté universitaire de Ngaoundéré montrent que le déterminisme biologique et psychologique, le mode vestimentaire, la toxicomanie, l'escroquerie et les grèves sont des causes explicatives des violences sexuelles dans ce milieu. Les témoignages recueillis auprès de certaines autorités universitaires lors des interviews confirment les réponses données par les étudiantes victimes du viol, sur les effets physiques, sanitaires et éducatifs qu'entraînent ces violences sexuelles. Au regard des conséquences

désastreuses qu'elles engendrent sur l'éducation et le fonctionnement de l'institution, les autorités universitaires, en collaboration avec les pouvoirs publics, les ONG et les sociétés civiles, ont déployé des stratégies pour lutter contre ce fléau sur le campus. La compilation des données orales et écrites ont permis de réaliser ce travail suivant une approche socio-historique et constructiviste.

Dans la même lignée, Nathan Onana Noah aborde « *la bifrontalité de la violence sexuelle dans les universités camerounaises : le cas de l'Université de Maroua* ». Il assure que l'idée d'une violence sexuelle en milieu universitaire est résiduelle des rapports sociaux voire de l'interaction qui existe entre les acteurs en société. Pour éviter de dire que tout est violence, à savoir, la plus insignifiante des flatteries, du même reproche jusqu'aux préjugés moraux, il semble tenter de dire que la violence sexuelle dans les institutions universitaires reste une prénotion, voire un idole lorsqu'on voudrait l'analyser avec une lecture serrée. Celles qui sont considérées comme victoires de la violence sexuelle en milieu universitaire sont celles là même qui construisent la dite violence à travers une légèreté comportementale. D'autre part, il existe un type particulier d'enseignants qui participent à la construction de cette violence sexuelle en tant qu'acteurs principaux, avec un pouvoir de nuisance sur les étudiantes. Notre réflexion vise à considérer les attentions sexuelles non désirées sous le prisme de la bifrontalité puisque enseignants et étudiantes sont tous exposés à la violence sexuelle.

Toutefois, les étudiants manifestent d'autres formes de violences pendant les examens de fin de semestre. Charles Foudjio Tchouata, dans une étude menée à l'université de Yaoundé I montre que la fraude aux examens draine plusieurs formes de violences notamment des injures, des menaces de mort, le harcèlement moral et sexuel, des coups et des blessures. L'émergence de ces violences est parfois liée à la mauvaise gestion des conflits relatifs à des suspicions de fraudes ou à des fraudes avérées, à l'insécurité de l'environnement des examens et au manque de moyens efficaces permettant de détecter les violences les plus complexes tel que le harcèlement sexuel.

Dans la même optique, Henri Rodrigue Njengoué Ngamaleu et Georges Mboé mesurent la corrélation entre l'expérience psychologique de la densité de population, dans les amphithéâtres, les salles de travaux

dirigés et pratiques, et l'agression entre étudiants. Celle-ci est opérationnalisée dans ses dimensions physique/verbale, directe/indirecte et active/passive, suivant une certaine taxonomie. 295 étudiants d'une soixantaine de filière ont participé à l'enquête. Un questionnaire d'échelles d'attitudes a été construit, statistiquement validé et administré à cet effet. Il ressort de l'analyse des données que l'impression de foule est significativement corrélée aux huit formes d'agression. L'agression physique, active et directe et celle qui est verbale, active et directe sont les plus subies. Lorsque la densité de population est élevée dans les salles, l'espace privé et les places assises deviennent des ressources rares et la motivation à en profiter est parfois sous-tendue par l'intention de faire du tort aux camarades.

Ulrich Kamgang, Julia Ndibnu-Messina et Yamina Aboura essaient de comprendre les concepts de violence sur les étudiants. Il leur attribue deux orientations : une orientation physique et une orientation mentale. La formation universitaire connaît ces deux orientations et l'étudiant, qui est au centre, objet et raison d'être de ce milieu, constitue la cible principale de ces formes de violence. Du point de vue physique, l'étudiant rencontre la violence provenant des gardiens qui l'insultent, des enseignants qui l'agressent et de surcroît, subit les menaces d'un autre étudiant avec qui tout est possible. Sous les points psychologique et mental, elle se déroule pendant les conférences par les attitudes dogmatiques et dans le fonctionnement du système. Celui-ci brille par l'insuffisance des salles de classe et la présence de l'insalubrité. A travers une étude documentaire et de terrain, l'usage des questionnaires adressés aux enseignants et étudiants ont permis qu'ils puissent proposer des voies et moyens de ré-médiation en se basant sur la régulation universitaire.

Sous une autre forme, Camille Ekomo aborde la notion de violence et de la diaspora universitaire comme un mode de nomadisme scientifique qui permet aujourd'hui de reconstituer la géopolitique des savoirs et la place médiocre qu'occupe l'Afrique à travers ses universités. L'exploitation par recoupements et confrontations des sources documentaires dans une posture systémique et quali-quantitative, permet d'appréhender à travers cette étude l'université africaine comme un champ de forces où s'affrontent des dynamiques locales et internationales, ayant pour enjeu des diasporas

scientifiques et techniques (DST). Dans un contexte d'inégal développement entre les pays du Sud et ceux du Nord, les échanges scientifiques et techniques produisent des externalités positives et négatives, mais les secondes semblent plus préjudiciables aux pays du Sud de sorte que les DST africaines sont en proie à des violences multiformes qui les inscrivent dans des dynamiques de départ vers les pays du Nord, en même temps qu'elles favorisent le maintien d'une logique de non-retour des scientifiques dans les pays d'origine. Les causes en sont multiples, entre autres, une insuffisance des ressources économiques, un faible niveau d'organisation des institutions scientifiques et techniques, une sous-optimisation de l'environnement et des conditions de travail, une velléité politique dans la prise en compte de la science et la technique (S&T). En somme, l'Afrique a un besoin de re-institutionnalisation minimale de l'activité scientifique en vue d'une redéfinition de la place des DST dans le développement national de ses différents pays.

Pour sa part, Arnaud Lami traite des situations de répression du harcèlement face aux blocages de la justice disciplinaire universitaire. L'université qui est restée aveugle face aux actes de harcèlement est encouragée à faire montre de respect de toutes les lois en faveur de la punition des violences y relatives.

D'autres réponses institutionnelles interviennent avec l'étude incisive menée conjointement par Alain Noël Nyebele, Hanse Gilbert Mbeng Dang et Alain Roger Pegha. Le problème des violences universitaires et des réponses institutionnelles au Cameroun. Les données d'analyse ont été collectées à partir des observations, des entretiens et un sondage par quotas. Ces données ont été exploitées suivant des approches pluridisciplinaires. Les techniques d'analyse de contenu ont permis de constater la prédominance des violences dans les Universités d'Etat. Il ressort que les grèves qui secouèrent l'Université de Yaoundé au début des années 1990 ont à jamais bouleversé le paysage académique camerounais. La configuration actuelle de l'université au Cameroun est telle qu'il est difficile de revenir aux fameuses années 1990, où le campus se transforma en terrain d'affrontements entre « parlementaires » et « auto-défense », entre ceux qui prônaient le changement et ceux qui insistaient pour le respect du statu quo. Mais le gouvernement, dans sa stratégie, ne fait rien

pour éviter cette crise. On a évoqué, en d'autres circonstances, la nécessité d'une réforme efficace que les précédentes, plus en profondeur celle-là, du système universitaire camerounais. Est-ce à dire que l'étudiant camerounais, dont la moyenne d'âge oscille entre 25 et 30 ans n'est pas suffisamment mûre pour parler lui-même ? Comment peut-on débattre des problèmes des étudiants sans un représentant ou un leader d'une association d'étudiants ? Comment peut-on prendre des décisions sans inviter les grévistes et prendre en compte les desideratas du livre blanc du Syndicat national des enseignants du supérieur (Synes) ? La présente étude prescrit un changement de paradigme en matière de gestion du secteur universitaire.

Jean Robert Jombi tente de projeter les formes de violences qui s'opèrent dans le milieu universitaire. Sa préoccupation centrale est celle de connaître les fondements des crises dans l'espace universitaire et les méthodes de régulation des conflits. Pour cela, l'outil de collecte des données est un protocole documentaire soutenu par une observation directe. La méthode est pour ainsi dire explicative. Les résultats obtenus montrent que les violences, génératrices des réseaux sociaux divers dans le monde universitaire sont de nature variées et sont perçues dans une logique quinaire : étudiant/étudiant ; étudiant/enseignant ; enseignant/enseignant ; enseignant/cadre administratif et personnel administratif/ étudiant. Ces dysfonctionnements sont perceptibles soit sous une forme physique, morale, sexuelle ou symbolique et génératrice de la fragilité des liens sociaux et de la construction des réseaux sociaux informels. En somme les violences en milieu universitaire sont plurielles et s'inscrivent dans une logique de construction-déconstruction-reconstruction et les étudiants s'illustrent comme étant les principales victimes. La régulation se fait soit de manière consensuelle ou par des répressions diverses.

**Camille EKOMO ENGOLO,
Julia NDIBNU-MESSINA ETHE**

Bibliographie

- Appadurai, A. (2006). *Fear of Small Numbers*. Durham and London : Duke University Press.
- Arendt, H. (1969). *On Violence*. San Diego-New York : Harcourt Brace et